

CINÉMA

«11 Minutes», la fraction fatale

Par MARCOS UZAL

Diversement accueilli à la Mostra de Venise en 2015, le film de Jerzy Skolimowski sort enfin. Un exercice de style virtuose et glaçant, qui superpose destins et images dans la répétition d'un court instant.

Cela faisait longtemps qu'*11 Minutes* était attendu par ceux qui considéraient avec raison que Jerzy Skolimowski est l'un des plus grands cinéastes vivants. Notre impatience était échauffée par le caractère très tranché des réactions qui suivirent la présentation du film à la Mostra de Venise en 2015 : les uns étaient sidérés par sa mise en scène, tandis que les autres (plus nombreux) exprimaient un net rejet face à un exercice souvent qualifié de vain, voire de cynique. Maintenant qu'on l'a vu, on comprend qu'il y a effectivement là matière à admirer autant qu'à repousser, à y voir un diamant, autant qu'une baudouche. Mais avant d'en dire plus sur ce film qui joue à manipuler le temps, on se permettra un petit retour en arrière, notamment parce que *11 Minutes* mérite d'être replacé dans la filmographie à la fois disparate et très cohérente du cinéaste. Presque tous ses films sont centrés sur la lutte d'un individu contre une forme que l'on cherche à lui imposer : individualistes dans un pays communiste (*Ryś*), *Walkover*, *Haut les mains !*), jeunes hommes sommés de



devenir adultes (*Le Départ*, *Deep End*, *Ferdynand*), être soumis à la puissance despotique d'un autre (*Le Cri du sorcier*, *le Bateau-phare*), étrangers perdus dans un territoire hostile (*Travail au noir*, *Essential Killing*). Ce lecteur de Gombrowicz a su traduire l'oppression à laquelle ses protagonistes sont en proie, ainsi que leurs élans pour tenter de s'en libérer, en termes de forme plutôt que de psychologie ou de discours : visages tendant vers la grimace ou le masque, parole aspirant au silence ou au cri, gestes oscillant entre la pétrification et le burlesque, apathie des corps ou actions effrénées. Son goût des performances techniques (longs plans séquences, mouvements de caméra complexes, situations étirées jusqu'à saturation) permet à ces confrontations entre les individus et le monde de se

PURETÉ TRANCHANTE

Après *Ferdynand*, qu'il considérait (à tort) comme un échec artistique, Skolimowski quitta le cinéma et l'Europe (il vécut longtemps en Angleterre après avoir fui la Pologne en 1967 pour cause de censure) afin de ne s'adonner qu'à la peinture dans une grande villa californienne. Après dix-sept ans d'absence, il fit son retour en 2008 à la fois en Pologne et à la réalisation avec *Quatre Nuits avec Ana*, suivi en 2010 d'*Essential Killing*. On constata alors qu'il n'avait rien perdu de son immense talent, mais qu'il avait acquis une froideur et une poigne qui n'étaient certainement pas sans rapport avec son passage par la peinture. *Essential Killing*, ne s'attachant qu'à la trajectoire muette d'un homme perdu dans un paysage sauvage et enneigé, semblait aller jusqu'au bout d'une certaine volonté d'abstraction de la part d'un cinéaste qui se disait alors très marqué par la pureté tranchante de la calligraphie japonaise.

11 Minutes témoigne d'une comparable recherche de maîtrise, non pas dans l'épure cette fois-ci mais au contraire dans l'accumulation. Que raconte ce film-monstre ? Entre son prologue et sa conclusion, tout se passe en onze minutes étirées sur plus d'une heure grâce à de réguliers retours en arrière. Plusieurs situations ayant lieu au même moment nous sont ainsi montrées selon une multitude de points de vue correspondant à autant de temporalités (accélération et ralentis, suspensions et précipitations, temps morts et coups de panique, contemplation et action) et à presque autant d'utilisations possibles d'une caméra (tous les angles et tous les mouvements semblent ici expérimentés). Le principe du récit n'est

Ici, le recours au «film choral» pousse le cinéaste à un recul supplémentaire, à une hauteur de démiurge où il devient maître absolu de la forme.

pas totalement nouveau (*Amours cheniens* d'Iñárritu ou *71 Fragments d'une chronologie du hasard* de Haneke, fonctionnaient selon un schéma comparable), mais il n'a jamais été poussé aussi loin, avec un tel systématisme et une telle précision musicale. Pour cela, Skolimowski a retiré tout ce qui pourrait relever de la démonstration psychologique ou sociale, le but n'étant pas que l'entrechoquement de ces destins termine par faire sens (comme c'est le cas dans les deux exemples cités) mais simplement qu'il aboutisse à une scène d'apothéose.

NEUTRALITÉ UNIVERSELLE

Sec comme un boxeur et ironique comme un écrivain polonais, Skolimowski n'a jamais versé dans le sentimentalisme, mais l'obsessionnisme avec laquelle il suivait ses personnages de lutteurs égarés témoignait d'une empathie profonde, branchée sur les muscles et les nerfs au moins autant que sur le cœur. Ici, le recours au «film choral» le pousse à un recul supplémentaire, à une hauteur de démiurge où il devient maître absolu de la forme au point de n'avoir pour ses personnages pas beaucoup plus de considération qu'un peintre ou qu'un musicien n'en ont pour leurs touches de couleurs ou suites de notes : ils ne sont que les figures de sa composition. Cet art d'équilibriste sans filet qui faisait sa grandeur s'est ici transformé en démonstration de force, et le hasard qui faisait chez lui tant de merveilles s'est absenté des plans pour devenir le sujet d'un pur exercice de style.

Pour accepter le film, il ne faut pas s'arrêter au peu de sympathie qu'éveillent en nous la plupart des personnages, ou accorder trop d'importance à telle fugace évocation des attentats du 11 septembre : ce ne sont que des images, précisément utilisées comme telles. Et si l'on veut chercher un sens politique à *11 Minutes*, c'est celui que nous suggère l'uniformité des êtres autant que des lieux, tous marqués par une sorte de neutralité universelle – assez laide, il faut bien le dire –, donnant le sentiment que le film pourrait se situer n'importe où dans le monde.

On peut y voir un constat qui s'accorderait pleinement avec ce formalisme réfrigéré : de même que toutes les histoires auraient déjà été racontées et que toutes les images seraient devenues des reproductions d'images, Varsovie ressemble aujourd'hui à n'importe quelle

capitale européenne ou grande ville américaine. Images et réalité se confondent dans un monde qui ne serait plus qu'une infinie mosaïque de pixels (voir la fin glaçante) : il n'y a plus d'individu qui vaille, plus de lutte possible, la forme a tout contaminé, tout dévoré. On assiste à une apocalypse miniaturée, où des êtres perdus d'avance se vident nos yeux de leurs derniers soubresauts d'humanité.

11 MINUTES de JERZY SKOLIMOWSKI avec Richard Dormer, Paulina Chapko, Wojciech Męciwaldowski... 1h21.

Plusieurs situations ont lieu au même moment et sont ainsi montrées selon une multitude de points de vue correspondant à autant de temporalités. PHOTOS ZOOTROPE FILMS

